

## **Transfert en réanimation**

Le jour de l'accouchement est enfin arrivé. Je l'attendais avec impatience. J'étais heureuse de mettre un terme à ces sept derniers mois de grossesse qui avaient été si difficiles et je me projetais avec joie dans l'avenir. Je m'imaginai en train de me reposer, de pouponner, de sortir avec des copines. Je me sentais légère à l'idée de retrouver ma forme.

Philippe à mes côtés, j'étais très sereine lorsque les infirmiers m'ont emmenée au bloc pour cette troisième césarienne. L'anesthésiste a pratiqué une péridurale et je n'ai rien senti de l'opération.

Lorsque le chirurgien a extrait le bébé de mon ventre, j'ai tout de suite remarqué sa peau légèrement violacée. Puis j'ai entendu son cri... faible, trop faible. Mais, dans l'euphorie, je ne m'en suis pas inquiétée. Confiante, j'ai regardé les soignants s'éloigner avec cet enfant, que nous avons décidé de prénommer Jean, pour lui prodiguer tous les soins habituels post-accouchement.

J'ai été transférée dans une pièce voisine où Philippe et moi avons attendu paisiblement le retour de notre nouveau-né, heureux à l'idée de le serrer dans nos bras pour un premier câlin. Un infirmier est venu nous dire que les soins étaient un peu plus longs que prévu mais que Jean allait bientôt arriver. Nous avons encore patienté puis un médecin est venu nous expliquer que Jean semblait gêné par des glaires, qu'il fallait les lui aspirer mais que nous ne devons pas nous en inquiéter. Deux, trois, quatre allers-retours de soignants ont commencé à mettre Philippe en alerte. Pour ma part, je restais toujours très zen, persuadée que tout allait bien.

Philippe s'est mis à la recherche de Jean pour en savoir plus sur son état de santé. Mais, ne le trouvant pas, il a fini par me rejoindre dans ma chambre. Après un long temps d'attente, le docteur est venu nous voir et nous a déclaré : « Nous sommes un peu inquiets car votre enfant ne respire pas correctement. Son taux de CO<sub>2</sub> augmente très rapidement dans son corps ce qui nous oblige à le ventiler artificiellement. Dès qu'il semble aller mieux et que nous cessons de le ventiler, le taux de CO<sub>2</sub> repart à la hausse. Donc nous ne comprenons pas ce qui se passe ». Pour ma part, j'ai eu du mal à prendre la mesure de ses propos. J'étais toujours très optimiste et certaine que tout allait rentrer dans l'ordre rapidement. Philippe de son côté était beaucoup plus inquiet et effectuait la navette entre ma chambre et celle de Jean. Au bout de quelques heures, un médecin est entré dans notre chambre et assez solennellement a demandé à Philippe de s'asseoir à mes côtés car il avait à nous parler. Il nous a dit : « Cela ne va pas. Votre bébé a eu des mouvements convulsifs lorsqu'il est né. Il est actuellement hypotonique et il ne parvient pas à respirer tout seul. Nous avons été obligés de l'intuber pour le maintenir en vie. Ne sachant pas ce qu'il a et n'étant pas en mesure de le garder dans notre maternité, nous avons appelé le SAMU. Il va être transféré dans le service de réanimation de l'hôpital de Grenoble ».

Cette annonce a été un vrai coup de massue sur notre tête. C'est idiot mais à cet instant-là, j'ai pensé à Valérie Trierweiler, qui avait dit, en apprenant l'infidélité de son ancien compagnon François Hollande : « C'est un peu comme un immeuble qui vous tombe dessus ! ». Et bien c'est tout à fait ce que j'ai ressenti : un immeuble que je prenais en pleine gueule ! J'ai aussi été étonnée de voir Philippe se décomposer dans son fauteuil. Lui, toujours si solide, sans coups de blues ni états d'âme, je le sentais réellement ébranlé par cette nouvelle. Cela m'a causé un choc supplémentaire.

Le docteur nous a proposé de voir Jean avant son transfert. Nous sommes donc sortis à sa rencontre, moi dans mon lit à roulettes. Il se trouvait dans un cube en verre qui m'a fait penser à celui où reposent les reliques du Curé d'Ars. Notre tout petit était entouré de tuyaux et je ne pouvais pas le toucher, seulement le regarder à travers ces vitres épaisses. Sédaté, il dormait et ne pouvait même pas nous entendre. Ce fut un moment vraiment difficile et d'une grande tristesse.

Cette nuit-là, je n'ai pas pu dormir. Pour me distraire, les soignants ont allumé la télévision dans ma chambre. Mais je regardais les images défiler sans parvenir à m'intéresser à quoique ce soit. Je me sentais sur une autre planète, inconnue de moi-même. J'avais également des douleurs partout, dans tout mon corps. Je connaissais pourtant les suites d'une césarienne mais rien d'équivalent à cela. Je vivais une vraie tempête intérieure. J'ai cru faire un infarctus. J'ai sonné l'infirmière à qui j'ai lancé lorsqu'elle est entrée : « Je pense que je fais un arrêt cardiaque ! » mais elle m'a rassurée en m'expliquant qu'il s'agissait de douleurs intercostales qui peuvent survenir à la suite d'un accouchement. Elle m'a donné un cachet de Lexomil afin de m'aider à me calmer.

Les trois jours qui ont suivi ont été intenses. A l'inverse de ce qui c'était passé lors de la naissance des jumeaux, je me retrouvais dans cette même maternité de l'étoile mais sans bébé ! Les autres femmes avaient chacune leur enfant auprès d'elle alors que de mon côté, j'étais seule. Les mamans sortaient de leur chambre afin d'être servies lorsque le chariot repas passait dans le couloir. Certaines d'entre elles portaient leur bébé dans leurs bras. Parfois, elles laissaient la porte de leur chambre ouverte et j'entendais les pleurs de leur nouveau-né tout en pensant au mien qui se trouvait loin. Il m'était insupportable d'être coincée là, sans savoir ce qui allait arriver à Jean.

Heureusement, une religieuse, infirmière au sein de cet établissement, a été d'un soutien immense. Elle m'a rendu visite chaque jour et m'a fait la surprise de m'organiser un transport en ambulance chaque après-midi pour que je puisse aller voir Jean en réanimation au sein de l'hôpital de Grenoble. Là, je pouvais le toucher car il n'était pas enfermé dans une couveuse. Son problème n'étant pas lié à sa prématurité, j'avais tout le loisir de le caresser, d'approcher mon visage du sien pour lui parler. Toutefois, je ne pouvais pas le prendre dans mes bras car il avait des fils tout autour de lui pour le maintenir en vie : une sonde insérée dans l'une de ses narines pour le nourrir et une autre pour le ventiler. Un brassard autour du poignet lui prenait sa tension en continu, des électrodes au niveau du cœur mesuraient son rythme cardiaque et enfin l'oxymètre scotché au pied vérifiait son taux d'oxygène dans le sang. Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai pu serrer mon tout petit dans mes bras, lorsque j'ai pu m'asseoir dans un fauteuil et que des soignants me l'ont apporté en prenant mille précautions pour ne pas arracher l'un des câbles. J'ai alors pu soulever mon T-Shirt et placer Jean contre ma peau afin de le rassurer par ma présence. Ce fut un moment délicieux.